

XYZ. La revue de la nouvelle

Le dernier souper

Sylvie Gervais



Numéro 94, été 2008

Sorties

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2969ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gervais, S. (2008). Le dernier souper. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (94), 59–66.



Le dernier souper Sylvie Gervais

LA FÊTE commença agréablement. Après quelques apéros agrémentés de canapés divers, la glace était brisée et le résultat s'avéra, ma foi, plus que satisfaisant : debout au salon, les convives se saluaient, se donnaient l'accolade, parlaient de tout et de rien, prenaient des nouvelles les uns des autres.

Constance, designer de mode, expliqua succinctement sa nouvelle collection d'automne à Élodie, puis elle lui avoua qu'elle avait subi une augmentation mammaire. Élodie félicita Constance (pour ses seins ? pour son succès professionnel ? son commentaire manquait de clarté sur ce point) avant d'annoncer fièrement qu'elle l'avait obtenu, ce rôle dans la coproduction France-Québec qu'elle convoitait tant. Marc-André et Vincent interrogèrent Bertrand, le gestionnaire de portefeuilles, sur des questions de finances. Carl écoutait, un sourire ambigu aux lèvres. Lorraine observait la scène. *C'est très beau, très précieux, cette amitié qui nous lie*, s'émute-elle. Les autres se ralliaient à son opinion, elle n'en doutait pas... quoique... peut-être pas Carl, dont elle n'avait jamais pu percer la psyché.

Les sept personnes présentes s'étaient connues à l'établissement d'éducation privé où elles avaient passé le bac international doublé du diplôme d'études collégiales, avant de se disperser à l'université, sans jamais, toutefois, se perdre de vue. Les amis se fréquentaient parfois en petit groupe, pour le lunch ou l'apéro, mais une fois l'an, c'était sacré, on faisait bombance commune et chacun allait au rendez-vous avec entrain — sauf peut-être Carl, chez qui l'on percevait une certaine nonchalance, voire de l'ironie.

À vingt heures, comme prévu, on se dirigea vers la salle à manger et le repas fut servi. On mangea lentement, élégamment, en échangeant sur des sujets importants, parmi lesquels figuraient la

politique, l'économie, la santé et l'éducation. Lorraine et Vincent, les hôtes, se chargeaient d'aiguiller subtilement la discussion. Ce fut parfait, un modèle de bienséance et de noblesse d'âme, jusqu'à la salade.

Bertrand choisit cet entremets pour exiger un moment de silence. On se tut. Il leva son verre aux nouveaux seins de Constance, lesquels, affirma-t-il, saillaient joliment dans son décolleté. Tout le monde trinquait en riant, mais en vérité la plupart estimaient le geste de mauvais goût, Constance la première. Il n'y avait que Carl pour s'amuser de voir les bonnes manières de Bertrand s'étioler. Il décida même d'en rajouter.

Des seins de Constance en particulier au sexe en général, il n'y avait qu'un pas, et il le fit allègrement en demandant à brûle-pourpoint quel était l'endroit le plus inusité où les autres avaient fait l'amour.

Étrangement, les convives se prêtèrent au jeu sans broncher, tout excités de montrer qu'eux aussi pouvaient s'encanailler à l'occasion. *L'alcool, ce célèbre désinhibiteur!* rigola Carl intérieurement, curieux de la suite.

Constance raconta qu'elle avait récemment étrenné ses nouveaux seins sur la banquette arrière d'une Mercedes. On trouva la nouvelle plutôt commune.

Bertrand se perdit dans l'interminable narration de cet unique mais oh! combien mémorable épisode où il avait baisé dans une ruelle, entre deux bennes à ordures. Élodie, qui était, à l'insu de tous, sa partenaire de baise en déchets, voulut arrêter ce commérage. Elle interrompit Bertrand et confia qu'elle, elle l'avait déjà fait dans un cimetière, derrière un caveau de famille.

Douze paires d'yeux la regardèrent d'un coup, interloqués. Élodie jugea la réaction des autres fort curieuse. La combinaison sexe et ordures passait. Le mélange sexe et cimetière choquait. Elle n'y comprenait rien mais se garda d'en souffler mot. De toute façon, elle n'en aurait pas eu le temps, car Vincent ne tarda pas à prendre la parole: « Oh moi, il m'en est arrivé toute une, dans un cimetière! » dit-il.

Il relata qu'enfant, il était tombé dans une fosse en s'en approchant trop afin de savoir où s'en allait son grand-papa, dont on lui

avait expliqué qu'il partait en voyage pour toujours. En examinant le trou, il avait jaugé qu'il n'irait pas très loin, l'âieul, et il avait soupçonné le mensonge. Stupéfait qu'on le trompât, il s'était penché encore plus bas, à croupetons, dans le but de découvrir un tunnel ou quelque ouverture susceptible d'étayer la thèse du voyage. Il avait bientôt perdu pied, puis avait hurlé avant d'atterrir au fond de la cavité. Il ne s'était rien brisé. On l'avait rapidement sorti de là. Il en avait été quitte pour une bonne frousse.

Lorraine, saisie d'entendre pour la première fois cette anecdote de la bouche de son conjoint depuis vingt ans, se remémora soudainement son rôle, se redressa et souhaita rehausser le niveau de la conversation, laquelle lui paraissait déraiper vers la futilité. Elle demanda à Vincent quelle leçon de vie il avait tirée de l'incident.

« Ben je sais pas, moi », répondit Vincent en remontant la main le long de l'entrejambe de son épouse, sous sa jupe.

Lorraine, éthicienne spécialisée dans les rapports hommes-femmes, se trouva embarrassée par la fougue de son mari, mais une bouffée de désir la traversa contre son gré, ce qui la consterna davantage. Comment ? Elle réagissait à ce geste vulgaire ? Fâchée des réflexes animaux de son corps, elle s'exclama :

« Voyons, Vincent, ce n'est pas possible ! » Car son mari était professeur de philosophie à l'université ainsi que l'auteur de deux essais louangés dès leur parution, et le moindre incident que lui présentait l'existence le portait à une inédite méditation philosophique — du moins le semblait-il à son épouse qui, précisément, admirait ce trait de sa personnalité. Donc, comment le fait de tomber dans une tombe pouvait-il ne pas l'avoir poussé à réfléchir sur la mort, la vie, et le reste ?

« Tu ne peux pas ne pas avoir été touché ! insista-t-elle.

— Mais si, justement », rétorqua Vincent d'un ton sec. Il fixa son assiette en nourrissant une méditation qui aurait certes paru inédite à son épouse, mais ne possédait rien de philosophique. *Elle m'emmerde avec ses doubles négations. Elle m'emmerde avec son besoin d'élévation. C'est pas comme avec Louison. Avec Louison, pas besoin de converser pendant des heures pour se rejoindre dans l'âme avant de*

communier par le corps, comme dit l'autre. Une caresse frivole et hop ! elle s'excite. Et je peux l'enculer, elle, au moins. Elle ne s'offusque pas que je m'intéresse à cette partie de son anatomie. Le sexe, c'est le sexe. Pas besoin d'en faire une expérience de communication spirituelle. Juste besoin d'en jouir. L'évocation de Louison stimula une érection. Il prit la main de sa femme et la posa sur son pantalon, au niveau du pénis, avec le dessein de mettre de l'huile sur le feu.

Lorraine réprima à peine un sursaut, puis retira illico sa main. Sa tendre moitié ? Agir de la sorte ? Non ! Elle jeta de biais une œillade sombre à son mari, lequel déclara intérieurement l'armistice. Il y avait, après tout, des invités en leur demeure.

Ceux-ci, d'ailleurs, se sentaient un tantinet gênés par la tension qui se manifestait dans le couple sans qu'ils pussent en comprendre la raison.

Constance considéra que quelqu'un devait secouer les esprits et remettre la soirée dans le droit chemin. Inspirée par le récit de Vincent, une vieille histoire de famille lui était revenue à la mémoire et celle-ci produirait l'effet désiré, à n'en pas douter.

On avait exhumé son arrière-grand-père cinquante ans après sa mort, rapporta-t-elle, pour découvrir qu'il avait été empoisonné. L'arrière-grand-mère était rapidement passée aux aveux. On l'avait emprisonnée. Une vieille dame de quatre-vingt-deux ans ! Qui avait élevé seule ses douze enfants !

Après les oh ! et les ah ! de rigueur, l'assemblée se calma. Marc-André osa la question que tous se posaient.

« Et pourquoi l'a-t-elle tué ? »

— Parce que c'était un salaud. Il la battait et la violait. Lorsqu'il s'en est pris à l'aînée, elle n'a plus tenu. »

Évidemment, conjectura Élodie. *C'est un cas de « qui vit par l'épée... »*, variante familiale. Comme il était réconfortant de condamner cette action horrible au moyen d'une morale presque mémoriale !

Lorraine, quant à elle, songea que son mari s'était comporté en salaud ce soir et elle contempla la possibilité de le buter. Cela ne dura que deux ou trois secondes, au terme desquelles elle éprouva une profonde détresse. Que lui arrivait-il ? Que leur arrivait-il ?

Non seulement elle ne le reconnaissait plus, lui, mais elle ne se reconnaissait plus elle-même. *Ouf! le vin me monte à la tête!* résuma-t-elle pour se donner bonne conscience.

Bertrand, lui, reluquait irrésistiblement les seins de Constance. Bertrand tenait mal l'alcool. Il le savait mais s'en fichait éperduement. Il savait que des miettes de pain traînaient sur sa barbiche et il s'en fichait aussi. Il en avait marre de bien se tenir. Toute sa vie, il en avait eu marre. Et plus marre encore, il en avait, de son putain de métier de planificateur financier. Il ne voulait plus prévoir, prévenir. Il préférait guérir. Il avança donc, sans plus d'hésitation, la main vers le décolleté de Constance.

Marc-André vit le geste en train de s'exécuter et décida d'agir avant qu'il ne fût trop tard. Il se leva promptement. « À nos retrouvailles annuelles! » assena-t-il. Tous se dressèrent pour le toast, puis tous se rassirent. Un bref instant de silence et d'incertitude plana sur les commensaux.

Bertrand, dont l'esprit éprouvait de plus en plus de difficultés à se fixer sur un objet, oublia les seins de Constance et contempla le vide. Lorraine chercha un sujet de conversation intéressant à développer en groupe, mais ne trouva rien d'intelligent. *Merde!* qu'elle se dit. Vincent bailla. Élodie regarda sa montre. Constance replaça son pendentif entre ses seins remodelés.

Marc-André s'inquiéta. Son instinct de consultant en relations publiques et communications lui criait que quelque chose clochait ce soir dans la compagnie. Leur amitié se décomposait, *se putréfiait comme cadavre en tombe*, pensa-t-il. *On ne devrait jamais parler de cimetière. Ça porte malheur. Et c'est Élodie qui a commencé.* Il fut soudainement en colère contre Élodie, puis immédiatement honteux. La colère était un sentiment mauvais, destructeur. Il aimait ce qui était bon et constructif. Il quitta brusquement la table et sa chaise bascula en arrière avec un gros boum.

« Marc-André, franchement, fais un peu attention! » pesta Élodie. Marc-André l'ignore et sortit sans rien dire. Élodie sentit les larmes lui monter aux yeux. *Pourquoi suis-je aussi bouleversée? Comme je suis puérile!* Les autres miraient leurs couverts en attendant qu'elle se remit de ses émotions.

Seul Carl se délectait du morceau d'anthologie qui se déroulait devant lui. Il rêvait depuis si longtemps de pareille décompensation. Qu'elle s'accomplît sous le thème des cimetières, c'était une coïncidence inespérée. *Ils sont humains après tout, c'est-à-dire imbus d'eux-mêmes, sots, méchants, cruels*, conclut-il.

« Vous vous souvenez du petit cimetière près du collège ? » dit-il.

Les convives relevèrent la tête, heureux du prétexte qu'on leur offrait de regarder autre chose que la vaisselle.

Marc-André revint s'asseoir sur ces entrefaites.

« Tu te souviens, Marc-André, du cimetière près du collège ? Je devais obligatoirement le longer pour rentrer chez moi ? »

— Oui, oui, pourquoi ?

— Parce qu'à moi aussi, il m'en est arrivé toute une, comme dirait Vincent, et c'était dans ce cimetière-là.

— Vas-y. On t'écoute.

— Des baveux me faisaient la vie dure quand je suis arrivé au collège, vous vous rappelez ? »

Les autres hochèrent vigoureusement le chef, mais en réalité leurs souvenirs étaient plutôt vagues.

Et Carl narra son histoire haut et fort, au présent, pour en accentuer l'effet.

« Ça se passe en juin, commença-t-il. Les brutes qui me persécutent flânent près de l'entrée du cimetière. Ils forment un essaim compact de huit garçons et filles. Je ne pourrai pas les éviter. *Pourquoi est-ce qu'ils me foutent pas la paix ? Je leur ai rien fait, moi !* que je me dis. Je marche dans leur direction puisque je n'ai pas le choix. J'espère qu'ils me laisseront passer. Espoir stupide d'adolescent boutonueux et obèse, que voulez-vous... Parvenu à leur hauteur, je baisse les yeux. Je me mêle de mes affaires. J'ai treize ans. Je déteste la vie.

« *Allez ! Jean Foutre, viens fumer avec nous* », que j'entends comme en écho tellement je suis nerveux. Je ne réponds pas. Je fais le sourd. Deux comparses se mettent en travers de ma route et en moins de deux, la bande m'encercle comme un seul homme. *Allez*, dit le plus costaud, un colosse de six pieds cinq à seize ans, allez,

viens donc avec nous, ça va te déniaiser de fumer un joint." Et les suivants du colosse de répéter "allez, viens donc, viens donc". Ils paraissent sincères. Ils parlent doucement. Ils me barrent la voie. Donc, en toute bonne foi, je les suis dans le cimetière, derrière d'épaisses haies qui nous dissimulent aux passants.

« Mais là, les choses se gâtent. Le colosse me pousse contre un arbre et me force à m'y adosser. Puis d'une voix grave, en articulant lentement, il prononce son verdict : "Tu sais quoi, petit crétin, j'ai envie de me soulager." Je ne comprends pas, naïf que je suis. "Tu vas m'aider, OK, crétin ?" qu'il poursuit. J'opine du bonnet, mais je ne pige toujours pas. Mon incompréhension dure jusqu'à ce que l'autre ouvre sa braguette. Je tente de fuir, mais on m'en empêche et deux garçons me maintiennent contre le tronc centenaire, qui en a vu d'autres. Le colosse urine d'abord sur mes souliers, puis ses copains m'obligent à m'agenouiller et lui, il me pisse sur la gueule. »

Carl pouffa de rire devant la tronche d'enterrement des autres.

« Et vous savez quoi ? »

Nul ne savait, donc nul n'ouvrit la bouche.

« Eh ! bien, je vais vous dire quoi. L'un ou l'une d'entre vous, je vous laisse deviner qui, en était, de cette petite virée à mes dépens. »

Les convives se toisèrent d'un air soupçonneux en essayant de se figurer qui était le coupable, mais aucun ne put imaginer les autres dans ce rôle. Seul le malfaiteur savait.

Élodie la première mit fin au silence étouffant qui suivit, en disant qu'il se faisait tard, et qu'elle avait une journée chargée le lendemain, et qu'elle devait rentrer. Constance renchérit, expliquant qu'elle se sentait fatiguée, qu'elle revenait tout juste de New York et qu'avec le décalage horaire... Marc-André voulut opposer qu'il n'y avait pas vraiment de décalage horaire entre New York et Montréal, mais il se retint et admit plutôt, en se levant, qu'en effet, l'heure se faisait tardive. Bertrand, lui, comprit confusément que la soirée était terminée et il suivit simplement les autres qui allaient quérir leur manteau. Carl fit de même.

Les hôtes raccompagnèrent les invités. On se fit superficiellement la bise. Un véritable gâchis, pensa Vincent, tandis que Lorraine l'observait à la dérobée, nourrissant contre lui d'innommables

sentiments. Élodie se rongea les ongles. Marc-André tint le manteau de Constance, comme pour racheter une faute qu'il ne parvenait pas à discerner. Constance s'y enfila prestement en souhaitant déguerpir au plus vite. Carl, lui, imaginait déjà le plaisir que lui procurerait le verre de scotch qu'il se servirait à la maison. Quant à Bertrand, il peinait à maintenir son équilibre. C'était suffisant.